

Adriano Marchetti

1. Si l'on continue à s'enliser dans la question du vers et de sa crise, jamais on n'en sortira, et cette *eau morte* qui devient une fin en soi finit par ne plus être d'aucun intérêt. Notamment parce que le vers dévoile et dissimule indifféremment la poésie.

Je pense que la question, irréductible, posée par le rapport entre prose et poésie, est liée au défi de mise en ordre, à l'éternel travail poétique désireux de dominer et en même temps de cor-respondre à l'irrationnel (ou à l'inconscient) qu'on ne saurait supprimer, d'indiquer la nécessité d'une *anti-pensée* qui accompagne l'exode des mots au-delà de tout sens connu. La tendance à privilégier l'une ou l'autre de ces tensions déplace l'aiguille de la balance de la prose à la poésie et vice-versa. Le fait est que jamais les deux tensions qui animent pareille oscillation ne pourront, à supposer même qu'elles se rendent insupportables au point de se haïr d'une haine féroce, se détruire l'une l'autre définitivement ; mais elles ne pourront pas davantage, malgré l'apparente et éphémère idylle consécutive à leur immémorable blessure, se fondre l'une dans l'autre. Dans leur distinction même, elles co-appartiennent de manière constitutive au langage, qui les contraint, au gré des intonations d'une scène de ménage furibonde, de leurs tendres étreintes ou de leur glaciale indifférence, à se disposer face à face ou dos à dos, mais ne les laisse jamais libres de se quitter et de choisir de se séparer une fois pour toutes. Il arrive, de temps à autre et en vertu d'un génie rare, que prose et poésie ne fassent plus qu'une, et forment un seul corps. C'est alors un corps merveilleux, qui accueille « toutes les formes d'amour », un corps où palpitent deux âmes demeurées intactes (rythme et mesure), exposées à la nécessité de l'impossible et de la destruction.

« La poésie pourra-t-elle survivre dans l'univers des communications de masse ? » Je crois que cette interrogation, énoncée par Eugenio Montale dans son discours de réception du prix Nobel, est encore d'actualité (et même d'une manière presque certainement plus dramatique), mais pas dans le même sens que lui donnaient les présupposés d'alors. Dans les années 70, la question théoriquement agitée et pratiquée par la poésie de Montale consistait essentiellement à faire tomber les barrières de la poésie lyrique, à susciter une réflexion sur la nouvelle société de masse, sur l'événement que Pier Paolo Pasolini, à partir d'une perspective idéologique différente, définissait comme un « génocide ». Montale avait dit : « Il y a aussi de la poésie dans la prose, dans toute la grande prose qui n'est pas étroitement utilitaire et didactique : il existe des poètes qui écrivent en prose ou du moins dans une prose plus ou moins apparente ; des millions de poètes écrivent des vers qui n'ont aucun rapport avec la poésie. Mais cela ne signifie pas grand-chose et peut-être rien du tout. Le monde grandit, nul ne peut dire ce que sera son avenir. Mais on ne saurait croire que la culture de masse, éphémère et tremblant sur ses bases, ne produira pas, par un contrecoup nécessaire, une culture qui soit également un rempart et une réflexion. Nous pouvons tous collaborer à ce futur » (E. Montale, *Il secondo mestiere. Prose 1920-1979*, éd. G. Zampa, Milan, Mondadori, 1996, p. 3036).

Au même moment, d'autres voix différentes les unes des autres, comme celles de Vittorio Sereni ou de Giovanni Giudici, tentent d'édifier une sorte de « rempart » au moyen d'un choix stylistique « anti-poétique », enclin au quotidien, public et privé.

L'autocontestation interne au sublime ne résonne pas toutefois comme une destitution nihiliste de la poésie : la « poésie de l'absence » ne mène pas à « l'absence de poésie ». Chez Montale la confiance dans la parole demeure inébranlable.

Au cours des mêmes années, Andrea Zanzotto bouleverse également le statut traditionnel de la poésie, mais au lieu de s'élancer au-delà du poétique à la rencontre de la prose, il se tourne de manière régressive et ludique vers une sorte de pré-expression antérieure à la parole articulée pour aboutir à des grappes de vocables tenus ensemble par leurs seules affinités phoniques, interjections et balbutiements. Dans la même période, dans une autre direction que Zanzotto mais en poursuivant le même objectif, Pasolini dépouille lui aussi l'activité poétique d'une certaine sublimité en pratiquant une sorte de journalisme en vers.

S'il s'agissait alors de faire de la poésie un instrument de démocratisation, ou, selon Montale, une verbalisation de la vie, aujourd'hui le décor a changé, au point de sembler même avoir été mis sens dessus dessous par le primat de la technique.

La poésie est aujourd'hui écrasée ; je ne dirais pas cependant, comme fait Sollers, qu'« Il n'y a qu'un immense et continu complot social pour empêcher de la voir. » Ce qui empêche la poésie de se montrer, c'est la mondialisation, la généralisation d'un modèle essentialiste répandu à l'échelle planétaire – premier effet de la technique, nouveau totalitarisme (non idéologique, non anthropologique), la totalisation des médias, nouvel opium de l'humanité. Et la poésie semble un asile de réconfort. Qu'est-ce qui peut briser pareille totalité ? Mais c'est une autre question.

2. Au xx^e siècle, le mariage de la poésie et de la politique a été impossible, parce que toutes deux avaient une culture d'avant-garde. Deux leaders ne partagent pas la même demeure.

À l'époque de la technique, si la poésie veut guérir de l'oxymore de la société technologique, elle doit se dépouiller de tous les attributs qu'elle s'était donnés, notamment celui de l'engagement. Incapable d'être mystique, l'artiste se fait postmoderne. La reconquête de la poésie n'est aujourd'hui que sa pauvreté, la « piété de la pensée », avait déjà dit Leopardi. La poésie trouvera-t-elle dans le renoncement à ses charmes le moyen de faire face à l'art qui prétend être une action de quadrillage démiurgique ?

Venons-en à l'*impegno civile*.

Pour répondre à la question, il est nécessaire d'ajuster le tir. D'abord et avant tout, pourquoi *impegno* ? Le terme semble se référer à l'*engagement* politique de sartrienne mémoire, qui consistait dans l'établissement d'un rapport, non exhaustif, entre la littérature (la chose verbale) et le politique. Rapport qui était déterminé de manière non arbitraire et extérieure, mais intrinsèque, par la conscience des événements historiques. L'art est en situation, mais il se rapporte à la conscience qu'on a de la situation.

Pourquoi la question tient-elle à définir l'engagement comme *civil* et non comme politique ? Je suppose pour ne pas renvoyer à la catégorie de l'engagement et ouvrir une connotation plus large : *civil* est plus proche de *civilisation*, *citoyenneté*. Cependant... Pour moi l'*impegno civile* a un sens si on traduit *impegno* par responsabilité sémantique, par rapport et face au langage. La question urgente de notre temps n'est pas la critique de classe, économique, politique, la critique liée aux partis, etc., mais la clarification du langage comme langage, et non comme autre chose (médiatique, télévisuelle, spectaculaire, etc.). Virtuellement, la fabrication d'un organisme linguistique et sa démystification sont une seule et même chose.

Les poètes ont toujours eu la garde du langage en parlant et en se taisant. Que soit garanti à chacun de se taire ou de parler, librement : parler de ce dont le pouvoir veut qu'on se taise ; se taire sur ce dont le pouvoir veut qu'on parle. Je ne vois pas d'autre responsabilité civile au-delà de cette revendication, de cette défense.

3. Non, – même si, à chaud, la tentation est forte de délivrer une réponse plus sèche encore : *l'impossible*.

Non, parce que les catégories humanistes sont inadaptées, même si nous voyons, malgré la disparition de l'humain et l'apparition de l'utilitaire, s'accroître les processus de personnalisation, c'est-à-dire le masque social. Il n'y a pas de regard innocent de l'art.

La pensée est seulement une pensée technique.

Si je demande à la poésie de suggérer le rapport entre mon corps, le corps du monde et le corps des mots, elle disparaît elle-même, elle s'abolit pour laisser être ce rapport, sans cesse différent, mais supporté par la même ombre : ce que la poésie n'a pu emporter dans sa propre autodécouverte. Peut-être cette ombre pourra-t-elle indiquer à la pensée une autre manière qui ne soit pas technique ? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit certainement pas d'une volonté morale parce que cela n'aurait pas de sens. La poésie sera-t-elle encore capable d'introduire la distance d'une altérité ? Serait-ce encore là sa tâche ?

Qu'est-ce qu'une poésie aujourd'hui face à la désespérance qu'elle désigne elle-même ? Suffit-elle, à elle seule, pour contredire une misère, une dégénérescence, une mort d'auto-écroulée vive qu'elle-même ne se limite plus à annoncer, mais qu'elle incarne ? Quel est son sens non contaminé par la signification ? Quelle poésie morte aurait une pulsion rythmique, un souffle, plus puissants que la vie ?

Traduit par Philippe Audegean

Adriano Marchetti enseigne la littérature française à l'université de Bologne. Il est spécialiste de la littérature française du xx^e siècle dont il est l'interprète, à la fois traducteur et critique.

Auteur d'un *Simone Weil. La critica disvelante* (Bologna, CLUEB, 1989), il a édité les *Poesie e Altri scritti* de S. Weil chez Crocetti, 1993. Il a traduit et commenté : Maurice de Guérin, Arthur Rimbaud, Léon Bloy, Joë Bousquet, Max Jacob, Charles Du Bos, Joséphin Péladan, Max Loreau, René Char, Hélène Cixous, Pierre Oster et Michel Deguy.

Il a dirigé de nombreux volumes collectifs dont : *L'androgino. Invenzioni sul mito* (In Forma di Parola, Crocetti, 1995) ; *Racconto dell'angelo* (In Forma di Parola, 1999) ; *Pascal Quignard : la mise au silence* (Champ Vallon, 2000) ; *Max Loreau. La quête de l'imprévisible* (Francofonia, 41, 2001) ; *Henry Bauchau. Voix et vocation de l'écriture* (Francofonia 42, 2002). Il a publié et introduit les *Tre Ballate* de Ferdinando Targaglia (Book editore, 2000). Il vient de publier *Prédilections. Incursions en Belgique* (Panozzo, 2002) et *Scritture brevi e discontinue. Poetische del pensiero nella letteratura francese* (Book editore, 2003). Sa traduction des *Illuminations* est parue chez Pazzini Editori sous la direction artistique de M. Osti (mars 2004).

Longtemps directeur de la revue *Francofonia*, Adriano Marchetti participe à *In Forma di parola* et dirige deux collections : *Episodi* (poésie et théâtre), et *Métaphrasis* (poétique et essais).